16

ENTRE SENNE ET SOIGNES

XVI — 1973 5e année



entre senne et soignes

Art — Histoire — Folklore — Tourisme

Revue trimestrielle publiée par la

SOCIETE D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE D'ITTRE ET ENVIRONS

Alsemberg - Beersel - Bois-Seigneur-Isaac - Bornival - Braine-l'Alleud - Braine-le-Château - Braine-le-Comte - Clabecq - Ecaussinnes - Fauquez - Hal - Haut-Ittre - Ittre - Nivelles - Oisquercq - Ronquières - Tubize - Virginal - Waterloo - Wauthier-Braine.

Rédaction - Administration : Jean-Paul CAYPHAS
« La Vigne »
rue de la Montagne 28, 1460 Ittre
Tél. 067/460.16

ORGANISATION MONDIALE DE LA PRESSE PERIODIQUE MEMBRE

Editeur responsable : Pierre HOUART Centre International
rue Belliard 220, 1040 Bruxelles - Tél. 34.51.74

ABONNEMENTS : Pour 1969 : les n^{os} 1 et 2 : épuisés
le n° 3 : 50 frs ; le n° 4 : 50 frs

Pour 1970, 1971, 1972 et 1973 :
Abonnement de l'année :
100 frs (3 numéros)

Pour 1974 (3 numéros) :
Abonnement Ordinaire : 100 frs
Abonnement de Soutien : 200 frs
Abonnement d'Honneur : 400 frs

à verser au C.C.P. 9353.86 de M. Jean-Paul CAYPHAS, 28, rue de la Montagne à Ittre.

Notre cliché de couverture :

Partie de la bannière du Serment d'Ittre (autrefois Confrérie des Archers de Notre-Dame d'Ittre) avec le martyre de Saint-Sébastien. Ce drapeau, copie d'un plus ancien, fut offert en 1807 par Charles-Maximilien de Trazegnies d'Ittre.

MEMBRES D'HONNEUR (Fin)

Madame Odile DUJARDIN, Ittre

MEMBRES DE SOUTIEN (FIN)

Monsieur et Madame BORMS, Braine-le-Château
Monsieur et Madame Bernard CROSNIER, Liège
Monsieur et Madame Claude DELALIEUX, Ittre
Monsieur et Madame Hector DEMEY, Ittre
Monsieur Joseph D'HAENE, Braine-l'Alleud
Madame Théodore DOEHAERD, Mons
Madame FERRY-FORTEMPS, Flayoès (France)
Monsieur et Madame Jean-Marie GILLIS, Heverlee
Monsieur et Madame Baudouin LECLEF, Tervuren
Madame STACHE, Ittre
Monsieur et Madame Joseph TAMIGNIAU, Ittre
Monsieur Gustave VANDERBECQ, Ittre

LA MARECHALE DE SAINT-ARNAUD

* *

L'AVÈNEMENT DU SECOND EMPIRE

APRÈS un bref séjour à Corroy-le-Château, les Saint-Anaud prirent le chemin de l'Algérie, où ils purent savourer leur lune de miel parmi les Kabyles. Quelque temps plus tard, le Général fut nommé gouverneur de Constantine. « Le Palais merveilleux qui allait servir de résidence au Général parut être, pour ses nouveaux hôtes, un éblouissement digne des plus beaux contes des Mille et une nuits ». Le Général écrivait : « Louise est dans le ravissement et encore un peu étourdie du bruit et de la fatigue. Ce palais vaut seul le voyage. Des galeries partout, des colonnes de marbre, trois jardins intérieurs. Louise a un petit salon particulier près de la chambre à coucher, un autre plus grand pour les réceptions ordinaires, et un grand salon superbe, suivi d'une salle à manger pour quarante personnes... ». Madame de Saint-Arnaud voulut joindre au plaisir que lui donnait sa belle ménagerie : autruches, antilopes, gazelles et cigognes en liberté, celui de rassembler deux fois par semaine le bestiaire mondain de la colonie — les visiteurs de marque comme le Duc d'Uzès ou le Prince de Beauvau, firent escale au Palais de Constantine .

Corroy-le-Château, résidence de la branche aînée des Trazegnies d'Ittre





Le Palais de Constantine. Le jardin des orangers

Cela ne manquait pas d'attiser la jalousie du Général, qui semblait envoûté par sa femme. « Elle a d'ailleurs un caractère si charmant, si gracieux, si « chat », qu'il est difficile de ne pas l'aimer ».

Cet amour un peu excessif le poussait à des incartades qu'on n'eût pas attendu d'un homme ayant dépassé la cinquantaine. Ses fonctions l'obligeaient à parcourir le pays de long en large. Un jour qu'il bivouaquait avec le Colonel Bizot à quarante kilomètres de Constantine, il eut l'idée un peu folle d'aller surprendre sa femme à la manière d'un personnage de Boccace. Traversant le désert à bride abattue, les deux compères se glissèrent jusqu'au pied des murs du palais et se mirent à y grimper comme des bidasses en vadrouille. Mais le Colonel fit une chute retentissante qui suscita l'alerte générale et rendit bien piteux le Général.

Ce même amour possessif le poussa à remplacer le Baron de Romans comme officier d'ordonnance auprès de son épouse, par le jeune capitaine, Comte de Clermont-Tonnerre, qui était un de ses protégés. Il n'avait pourtant rien à craindre : Madame de Saint-Arnaud, fort pieuse, adorait son mari. De plus, elle n'était pas une Ninon de Lenclos. « C'était une femme de distinction, fine et intelligente ; plutôt de petite taille, elle était fort bien faite, blonde avec des yeux bleus, des traits fins ; on ne pouvait la qualifier de beauté, mais elle savait se rendre séduisante lorsqu'elle le voulait ».

PENDANT que la vie se déroulait calme dans les palmeraies algériennes, la France était à la veille de grandes mutations politiques. Le Prince-Président, Louis-Napoléon, qui méditait déjà un pouvoir plus conforme à sa « destinée » de Bonaparte, cherchait secrètement l'homme fort qui pût lui assurer l'appui de l'armée.

Plusieurs personnes de son entourage l'aiguillèrent vers le Général de Saint-Arnaud, dont on connaissait l'ambition et peut-être aussi... les dettes. Le Commandant Fleury fut chargé des premiers contacts.



Le Palais de Constantine. La galerie supérieure

Ce dernier ne se dissimulait cependant pas que l'influence de Madame de Saint-Arnaud et ses opinions royalistes pouvaient lui faire échec. Louise, en effet, douée « d'une excellente petite tête masculine » et toujours consultée par son mari, estimait qu'il était dangereux de se rapprocher d'un président faible et aventureux. Bien que Louis-Napoléon Bonaparte eût été le protégé de son cousin, le beau Comte d'Orsay, elle était fort méfiante. Fleury fut dès lors agréablement surpris de constater que « dévouée à son mari qu'elle admirait, désireuse de le voir jouer un rôle dont elle partagerait les honneurs, Madame de Saint-Arnaud alla d'elle-même au-devant d'une explication et devint une fidèle alliée ». Quoiqu'alors hostile à toute tentative de coup d'Etat, elle poussa son mari à se rallier au Prince-Président, ce qui, d'après Fleury, fut accompli le lendemain de cette explication. Louise ambitionnait pour son mari, soit le gouvernement général de l'Algérie, soit un poste en vue à Paris. Entre elle et Louis-Napoléon se créa tout un jeu de séduction réciproque. Dans sa première lettre à Saint-Arnaud, le Prince n'oubliait pas de préciser : « Je vous prie de remercier Madame de Saint-Arnaud de la belle peau de lion qu'elle a bien voulu m'envoyer ».

« Plus tard après avoir approché le Président, elle fut conquise par sa bonté et lui fut loyalement dévouée (...) ». Louise gardait cependant toute sa tête. Durant cette période, elle exerça sur son mari une influence modératrice. En 1851, Saint-Arnaud revint plusieurs fois en France et discuta longuement avec le Président. En septembre, un conseil de famille se tint au château de Malromé, demeure de la mère du Général, Madame de Forcade de la Roquette. En cette austère et massive forteresse moyenâgeuse (1), l'atmosphère était grave. Il s'agissait de décider de la date du coup d'Etat qui assoirait définitivement l'autorité du Prince. « Dans la discussion, Madame de Saint-Arnaud fit preuve de bon sens. Elle protesta contre l'idée d'un coup d'Etat

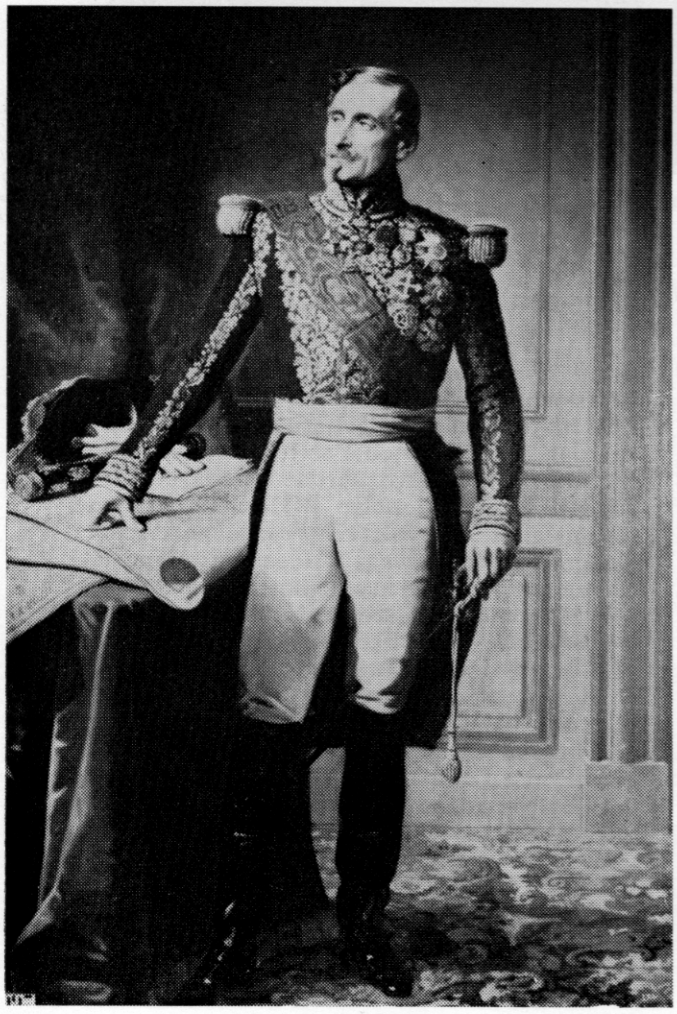
(1) Louis-Adolphe Le Roy de Saint-Arnaud, époux d'Eugénie de Trazegnies, y mourut en 1873, dans une tour appelée depuis tour Saint-Arnaud. C'est dans cette même tour que mourut, en 1901, le peintre Henri de Toulouse-Lautrec, dont la mère avait acheté Malromé aux Forcade de la Roquette.

en l'absence du Parlement ; le Parlement réuni permettrait au contraire de s'assurer au moment voulu des députés capables d'entraîner un mouvement populaire ».

Le Général se rallia à cette thèse. Lorsqu'il fit rapport de ses intentions à Fleury, il alla jusqu'à dire : « Tenez, c'est le cas de répéter le mot de Talleyrand : où est la femme ? Et bien, oui, c'est Madame de Saint-Arnaud, je ne le cache pas, qui m'a convaincu, et c'est sur son conseil, qu'en arrivant de Bordeaux, j'ai écrit au Prince ».

Peu après, Saint-Arnaud fut nommé Ministre de la Guerre. C'est dans un des salons de l'Elysée que furent mis au point les mécanismes du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Morny en était l'inspirateur, et Saint-Arnaud l'organisateur.

On sait que tout se déroula sans difficultés notoires. La première surprise passée, des députés formèrent dans les rues des barricades, tandis que la résistance fut un peu plus longue dans le Midi. Mais cela n'empêcha pas Louis-Napoléon d'installer pour de bon son pouvoir. Il y eut cependant de nombreuses victimes. Ni les alexandrins bruyants de Victor Hugo, ni les durs romans d'Emile Zola, ne firent jamais regretter à la bourgeoisie du XIX^e^ siècle d'avoir ainsi assuré sa puissance et sa stabilité.



Le Maréchal de Saint-Arnaud,
Ministre de la Guerre

LOUISE était à présent une des femmes les plus influentes de Paris. Son mari tenait en main le ministère-clé du nouveau gouvernement, tandis que le Prince-Président était toujours célibataire.

Cette autorité nouvelle ne la faisait pas aimer par tout le monde. La Comtesse d'Armaillé, dans ses souvenirs, nous la présente ainsi : « Elle était belge et appartenait à une grande famille. On m'avait dit qu'elle était remplie de prétentions et peu agréable. Je vis, en effet, une personne assez sèche et assez hautaine, ayant des manières provinciales et l'habitude de tenir un salon de petite ville ». Le croquis est féroce, mais il doit être corrigé. D'autres témoignages, nous le verrons, furent beaucoup plus louangeurs.

L'heure des récompenses allait venir. Le noble faubourg brocardait :

Saint-Arnaud, ministre docile,
sera maréchal, nous dit-on.
Rien de mieux ; il fut fort habile
à tourner autour du bâton.

Et pourtant, les pensées du Ministre de la Guerre étaient ailleurs. Son fils Adolphe venait de mourir. Ce fut pour lui une douleur très profonde, qu'il tenta d'oublier en

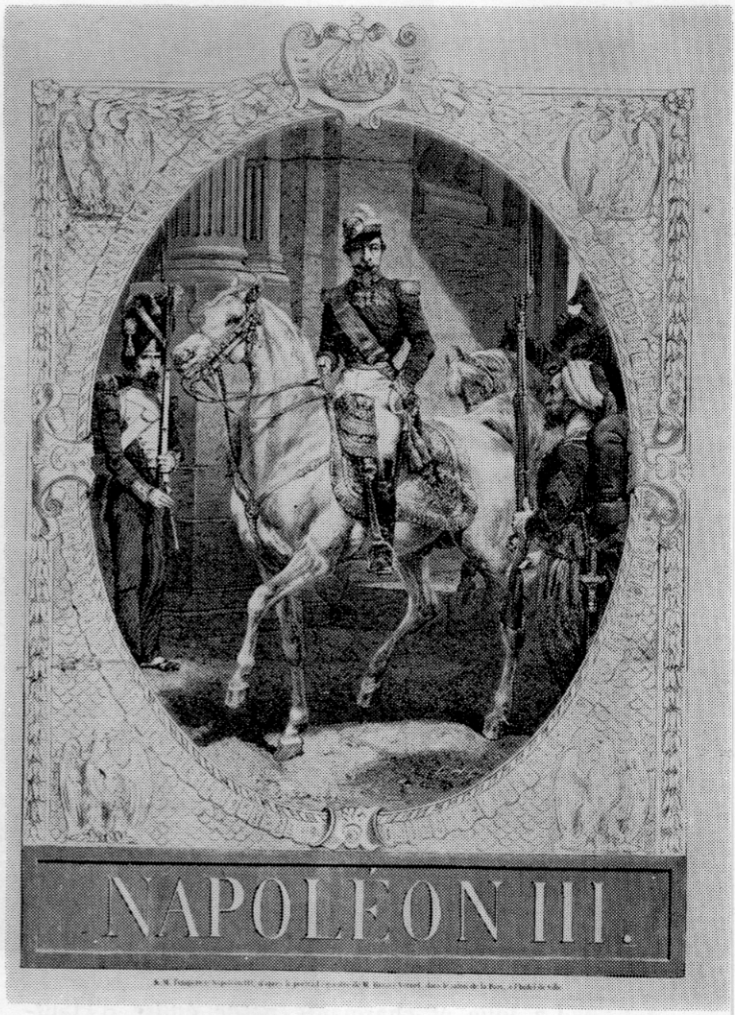
se lançant à corps perdu dans la tâche d'organiser la France à venir.

Les débuts de l'année 1852 virent la mise en place de l'attirail psychologique de l'Empire. Un grand bal fut donné à l'Ecole Militaire, où quinze mille invitations avaient été lancées. Madame de Saint-Arnaud dansa avec le Prince ; le Général, avec Lady Douglas, le Général Magnan avec la Princesse Mathilde.

A présent que Napoléon III perçait sous Bonaparte, il s'agissait de poser plus sérieusement le problème de son mariage. Accompagné de son Ministre de la Guerre, le Prince-Président se rendit à Baden chez sa tante, la Grande-Duchesse Stéphanie, née Beauharnais. Le Général écrivait à sa femme : « Nous avons trouvé ici la gracieuse Princesse Marie (Duchesse de Hamilton) qui m'a beaucoup demandé de tes nouvelles. Nous dînons chez elle ce soir avec le Prince... ».

Le but de ce voyage n'était pas tant de célébrer, parmi ses cousins allemands, la résurrection des Napoléonides, que de négocier l'alliance du futur Empereur avec la Princesse Caroline Wasa, petite-fille du Roi détrôné de Suède. Celle-ci serait devenue par alliance la cousine germaine d'Oscar Bernadotte dont la dynastie avait supplanté la sienne. Ce fut l'occasion pour Saint-Arnaud d'obtenir la quasi-promesse que, si le mariage se réalisait, sa femme serait nommée Dame d'Honneur de la nouvelle Impératrice. Mais le projet échoua. Lorsqu'apparut plus tard Eugénie de Montijo, il devint impossible, on le verra, de songer à Louise de Trazegnies pour cette fonction.

Après cette escapade en Allemagne, le Prince-Président et le Général de Saint-Arnaud commencèrent en France la tournée triomphale qui allait définitivement remplacer le bonnet phrygien par l'aigle impériale. Satisfaite de voir l'ordre rétabli dans tout le pays et sensible au souvenir d'Austerlitz, l'opinion publique était favorable à l'Empire et le clamait à haute voix. Le Prince et son Ministre reçurent un accueil étourdissant partout où ils séjournèrent, même dans le Midi. Tout cela était savamment orchestré. A Bordeaux, le fruit était mûr et le Prince put, dans un discours, accepter le « vœu du Peuple Français ». C'est à cette



occasion qu'il prononça sa célèbre phrase : « L'Empire, c'est la Paix ! » Le Ministre de la Guerre dut rêver...

Pendant que son mari aidait à mettre au monde l'Empereur Napoléon III, Madame de Saint-Arnaud et sa belle-fille Louise faisaient un séjour en Belgique, au château d'Ittre, puis chez les Mercy-Argenteau.

Le 10 décembre 1852, l'Empire était proclamé par plébiscite. Huit jours plus tôt, Saint-Arnaud avait été nommé Maréchal de France.

Marquis Olivier
de TRAZEGNIES d'ITTRE

La jolie et charmante petite église d'Haut-Ittre présente la forme d'une croix latine. Composée initialement d'une seule nef, plusieurs restaurations en ont modifié l'aspect primitif. Le bas-côté nord a été ajouté à l'époque gothique et le bas-côté sud au XVII^e siècle. Le chœur remonte au XIII^e siècle et la tour date du XII^e siècle.



Saint-Laurent au gril, patron de la paroisse, est invoqué pour la guérison des brûlures et des croûtes ou « cloquettes » qui couvrent le visage et la tête.

JADIS...



Cette rue « montagneuse », parsemée d'estaminets, permettait de bien agréables stations...



Sinueuse et escarpée, la rue Haute conserve encore quelques jolies demeures à perron

PAR TEMPS DE

« RIGUEUR DE GUERRE »...

Les habitants d'Ittre et de la région eurent beaucoup à souffrir des guerres au cours des siècles. Au XV^e^ siècle déjà, lorsque les Bruxellois se révoltèrent contre Maximilien, au XVI^e^ lors des guerres de religion, — la lutte contre les Huguenots —, à la fin du XVII^e^ siècle lors des campagnes de Louis XIV, pillages, vexations des armées en campagne, rançonnements et dévastations furent souvent le lot des habitants du village qui durent s'enfuir aux moments les plus critiques.

En l'an 1595, le fermier de la cense de Gaesbecq demande modération des rentes dues au Chapitre de Nivelles (1) invoquant que les biens grevés ont grandement souffert des guerres et des troubles.

Le fermier réclame quittance ou réduction de ces rentes et il affirme qu'il parvient à peine à nourrir sa famille, tant les pertes ont été lourdes à Ittre et dans les villages voisins :

« que le censier de l'an quinze cens quattre-vingt et quinze a eut tant de pertes, que à grand peine il n'avoit de Bled assé pour semencer et pour l'entretient de son ménaige ; ce que n'at été particulier en son endroit, mais a été général tant audict Ittre qu'à l'enthour... ».

Durant les périodes d'inquiétude, lorsque la menace planait, les baux allaient jusqu'à prévoir la clause « de rigueur de guerre ».

Un bail du moulin d'Ittre du 27 mai 1644 ajoute une clause au bail de 1639 et prévoit :

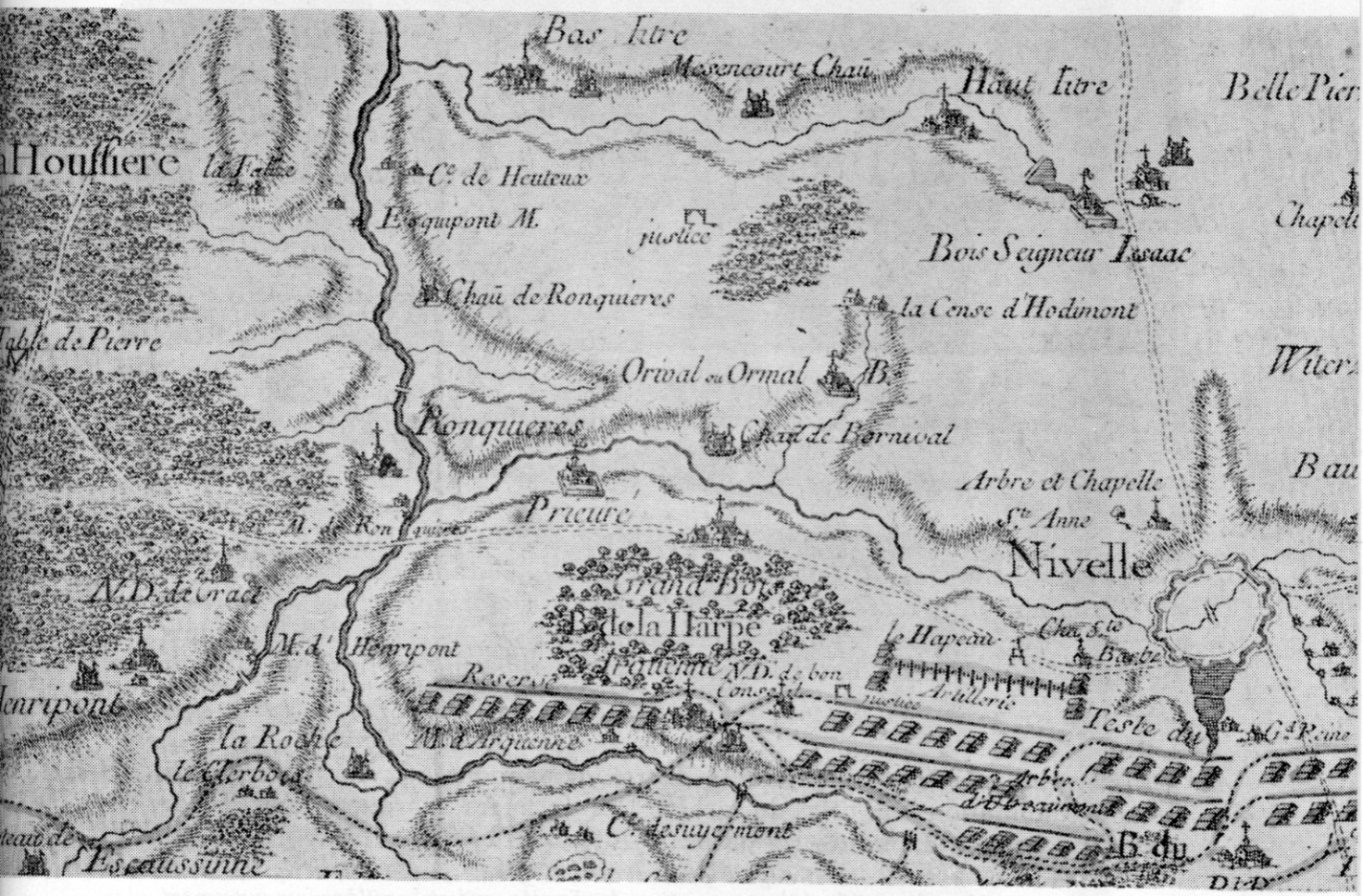
« Que s'il advenoit qu'il fauldroit quicter le villaige par rigoeure de guerre, luy (le meunier) *serat de mesme déduict à l'avenant de son exil ou absence ».*

Le 13 février 1675, Grégoire del Pierre, « *meulnier du moulin du Seigneur Baron d'Ittre* », demande à renoncer à son moulin, ayant perdu tous ses biens meubles et n'ayant plus rien à moudre. Comme les habitants d'Ittre ont perdu leurs grains dans la tourmente lors du passage des armées, ils vont en acheter et le moudre aux villages voisins. Le meunier affirme ne plus pouvoir nourrir son ménage et payer les tailles. De plus le moulin a été abandonné pendant un mois, la population ayant fui :

« Lequel (Grigoire del Piere) *at déclaré, comme il déclare par ceste en foy de vérité, d'avoir esté pour renoncer son moulin audit Seigneur Baron, son maistre, à raison que ledit*

(1) La cense de Gaesbecq appartenant à Antoine de la Viesville, seigneur de Fauquez, était chargée envers le Chapitre de Nivelles de deux rentes, l'une de 10 muids 2 rasières de blé et l'autre de 7 muids 3 vassaux d'avoine. Le fermier estimait au tiers le rendement de la ferme.

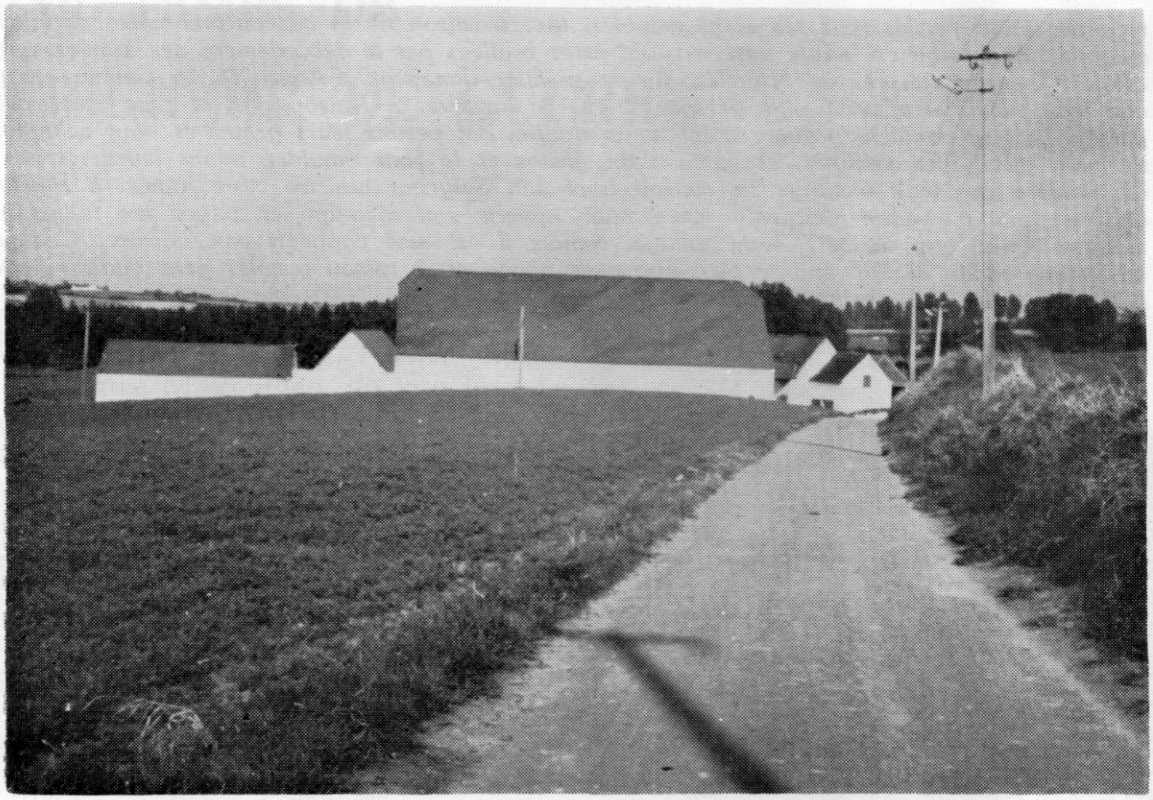
meulnier avoit perdus tous ses biens meubles, tant à raison de la bascourt et chambre dudit meulnier, quy estoit en laditte bascourt, ont estéz brullées par le débordement des armées, quy estoient campées auprès de Nivelles, sur le premier dimanche d'Aoust 1674 ; comme aussy que ledit meulnier n'avoit plus presques riens à mouldre, à Raison que la plus parte des personnes, quy venoient ordinairement audit moulin, ont perdus leurs grains et vont achapter du pain aux villes voisines, et aulcuns du grains et le font mouldre avant leurs retours ; de manière que ledit meulnier ne sauroit livré son Seigneur maistre ceste année, à Raison qu'il ne gaingne point de grain assés pour nourrir son ménaige et payer les tailles et mauvais fraix, quy arrivent audit village, comme il est assé cogneult aux voisins ; Comme aussy que sondit moulin at esté bien ung mois vacquant, à raison que les gens dudit village estoient enfuis pour lesdittes Armées. »



« *Carte des Camps de Nivelle et de Soignies, le 18 et 20 Aoust 1693, corrigée et augmentée par le Chevalier de Beaurain, Géographe ordinaire du Roy* » (extrait)

Nous voyons ici une partie des armées de Louis XIV qui campent devant Nivelles. On remarquera pour Ittre la reprise de l'ancienne distinction entre Bas et Haut-Ittre, la cense de Heuleux qui a donné son nom au hameau, le moulin d'Esquipont (Asquempont — il est situé trop au sud sur la carte), démoli au XIX^e^ siècle et qui conservait des vestiges romains, la Justice à Baudemont, qui correspond à l'emplacement du lieu-dit actuel.

La mention château de Ronquières est erronée. Il s'agit du château de Fauquez que d'autres cartes des camps de l'époque dénomment correctement.



« *Ces fermes basses, bâties sous le creux des chemins avec ses gros murs à fleur de terre...* »
La ferme de Gaesbecq, autrefois propriété des seigneurs de Fauquez

Les 1er et 2 juillet 1691, la censière de la Motte à Balou (2) voit son pré Walrand totalement foulé et ravagé par les habitants de Ronquières, Feluy et Ecaussinnes, fuyant devant l'armée française campée près de Braine-le-Comte. Pour la dédommager, Guillaume-Philippe de Herzelles, marquis de Fauquez, lui accorde une réduction de 50 florins sur le fermage de l'année 1692.

Le 29 octobre 1795, les habitants d'Ittre demandent aux fermiers d'accepter une diminution du prix du grain. Les fermiers marquent leur accord à condition que les habitants les garantissent :

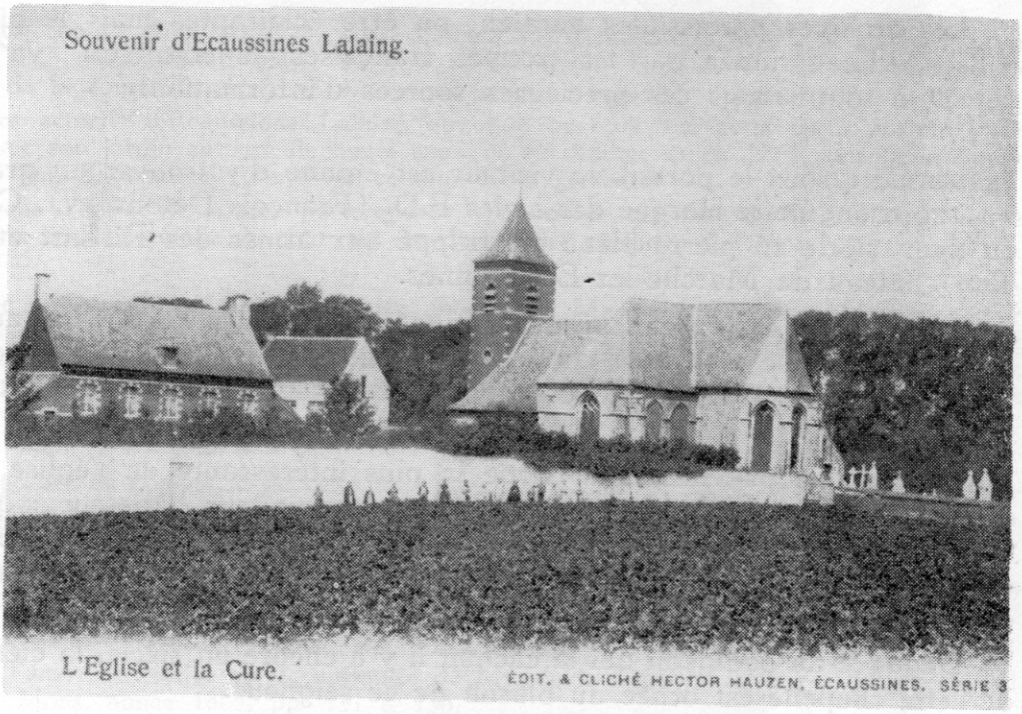
« contre tous insultes des étrangers pour avoir des grains forcément, et qu'ils surveillent le plus que possible, afin qu'il ne se commette pas d'excès par vol, pillage ou autrement... »

Jean-Paul CAYPHAS

(2) Ferme située à Virginal-Samme le long de la Sennette non loin de la ferme de la Vollée. Ces deux fermes firent partie du patrimoine des seigneurs de Fauquez qui étaient seigneurs de Samme, territoire d'Ittre pendant tout l'ancien régime.

A ECAUSSINNES-LALAING
l'église Sainte - Aldegonde

SUCCÉDANT à un oratoire de style romano-ogival (1) l'actuelle église d'Ecaussinnes-Lalaing, en forme de croix latine, passe souvent inaperçue des touristes qui visitent le château-fort. Sa situation excentrique (l'église se trouve en effet située à l'est, un peu à l'écart du centre) en est probablement la cause.



Pourtant Dieu sait si l'histoire du château et de l'église sont mêlées !

N'est-ce pas en effet Michel de Croy, seigneur de Sempy et d'Ecaussinnes, qui à l'aube du XVI^e siècle, sans doute entre 1501 et 1506, entreprit la construction d'une église digne de son rang (2).

Vraisemblablement desservie à l'origine par des religieux de l'abbaye de St-Feuillien du Roeulx (3), l'église paroissiale fut dédiée à Sainte-Aldegonde (4).

Bâtie en pierres d'Ecaussinnes provenant selon toute hypothèse d'une carrière primitive jouxtant le château-fort, la partie la plus ancienne de l'édifice ne manque pas d'allure.

Mis à part quelques ajouts malencontreux du XVIII^e siècle finissant (porche d'entrée, clocher et basses nefs en briques) l'église en style ogival serait un modèle d'architecture rurale.

Sa dimension réduite (L : 30 m ; l : 23 m ; h : 10 m) et ses murs épais percés de fenêtres à meneaux lui confèrent une intimité favorable à la prière et au recueillement.

Sans vouloir nous aventurer dans un domaine qui n'est pas le nôtre est-il inconcevable de penser que ce modeste sanctuaire n'était à l'origine qu'une dévotieuse annexe du château-fort ?

La jolie tour ronde percée d'une porte côté rue et par laquelle seuls les seigneurs pénétraient pour occuper leur loge à l'étage n'appuie-t-elle pas notre hypothèse ? ([5])

Les archives paroissiales auraient pu être éclairantes mais le pillage des églises d'Ecaussinnes par les troupes françaises au cours du XVII^e siècle a détruit à tout jamais ces précieuses sources d'information.

PÉNÉTRANT sous le portail, le visiteur est étonné d'y trouver un grand fronton triangulaire marqué des sigles F.D. (François Detournay). Ce fronton du XVIII^e siècle en pierre bleue est frappé aux armes des Rifflart et provient d'un château de Marche-lez-Ecaussinnes.

Le seuil de l'église franchi, deux haltes s'imposent à l'esthète et au curieux. Ils se doivent de visiter la chapelle St-Michel à droite et la chapelle de la Vierge à gauche d'un chœur où reposent quelques pasteurs des XVII^e et XVIII^e siècles ([6]).

La chapelle St-Michel, la partie la plus intéressante de l'église, conserve comme en un écrin le magnifique gisant du seigneur bâtisseur : Michel de Croy ([7]) « *qui trespassa l'an quinze cens et seize...* » comme l'indique l'inscription en relief tracée en caractère gothique le long de l'immense tablette en marbre noir reposant sur un socle ouvragé en pierre du pays.

Dégagée du badigeon qui la cachait il y a encore un siècle, la clef de voûte de cette chapelle est ornée du blason de ce seigneur.

Les van der Burch à leur tour firent de cette chapelle le lieu de leur sépulture. Aussi, nombreux sont les souvenirs qu'ils y ont laissé (mémoriaux, vitraux, lame funéraire). Traversant le transept, nous voyons à gauche la chapelle de la Vierge que Blandine Rubens, la sœur du grand peintre d'Anvers, gratifia d'un joli retable lors de son mariage avec le bailli local ([8]).

Un beau tableau de Gaspard de Crayer représentant l'Assomption domine l'autel ([9]). D'autres œuvres d'art ornent cette humble église de village mais le cadre de cet article ne permet pas de les citer toutes. Bornons-nous cependant à citer encore ses orgues uniques en Hainaut (Cavaillé-Coll) et cédées à l'église par l'artiste peintre louviéroise Anna Boch en 1928.

Abbé Léon JOUS
Curé d'Ecaussinnes-Lalaing

NOTES

(1) Citées pour la première fois dans un acte du VIII[e] siècle, les Ecaussinnes ne constituaient à l'origine qu'une seule agglomération.

Ce n'est qu'au XIII[e] siècle que la « *paroiche Saincte Audegonde* » apparaît pour la première fois distincte de la « *paroiche Sainct Remy* » (à Ecaussinnes-d'Enghien). Il apparaît donc que jusqu'à l'époque de la création des deux seigneuries (celle de la Follie aux mains des d'Enghien et celle du « *hault chasteau* » aux mains des Lalaing, une seule et unique église (St-Remy) était chargée du spirituel des deux Ecaussinnes d'aujourd'hui.

(2) Fils du seigneur de Chimay Jean de Croy, Michel de Croy appelé aussi « *belle barbe* » devint seigneur d'Ecaussinnes par sa mère Marie de Lalaing, dame du lieu.

Promu Chevalier de la Toison d'Or en l'an 1501, il devenait par son mariage avec une riche héritière flandrienne Isabeau de Rotselaer propriétaire nanti et puissant. De caractère difficile mais grand seigneur, il agrandit et embellit son château d'Ecaussinnes. Nous lui devons notamment les deux belles cheminées de la salle d'armes et du grand salon.

(3) Cette abbaye était largement possessionnée aux Ecaussinnes depuis le XIII[e] siècle, en particulier à Ecaussinnes-d'Enghien où elle possédait au hameau de Mâlon-Fontaine la « *curtis* » de la court.

La cure actuelle d'Ecaussinnes-Lalaing que l'on aperçoit sur cette carte postale (côté gauche) avec son jardin entouré de hauts murs ne fut édifiée qu'en 1714 sous la prélature du montois Jean-Baptiste de Reume (en religion Dom Norbert).

Le porche d'entrée de la cure porte encore le blason de cet abbé de St-Feuillien. Preuve s'il en est du pouvoir étendu de cette abbaye dans notre région.

(4) Née à Cousolre en 630 et décédée abbesse de Maubeuge en 689, Aldegonde sœur de Ste-Waudru était fille de Walbert IV, comte de Hainaut. Par héritage, elle possédait les terres de Feluy et de Mignault, villages voisins d'Ecaussinnes. C'est donc une sainte « bien de chez nous » que cette Aldegonde invoquée par la piété populaire contre les diverses formes de cancer.

(5) L'escalier en colimaçon de cette tour porte de nombreux sigles de tâcherons et donnait accès jadis à un balcon aujourd'hui disparu.

(6) Voir obituaire et épigraphier de l'église Ste-Aldegonde dans A.C.A. Soignies, tome XXVI paru sous la signature de l'auteur.

(7) A. TRICOT, « Notice sur le mausolée de Michel de Croy à Lalaing » dans tome VI des A.C.A. Mons, année 1865, pp. 131 à 136.

(8) Blandine Rubens repose en notre église. Sa pierre tombale est adossée à la muraille de cette chapelle.

Bibliographie : A. TRICOT, « Tombe de Blandine Rubens à Lalaing » dans tome VIII, pp. 230 à 232 des A.C.A. Mons, et GOFFIN, « Généalogie du Parcq » dans tome XVI, p. 176 A.S. Archéologie de Nivelles.

(9) Ce tableau a fait l'objet d'articles dans la presse : « La Dernière Heure » du 15-3-1972, « La Libre Belgique » du 3-4-1972.



Le village
de

SAINTES

vers 1600

Enluminure tirée d'un
des albums de Croy :
Braine-le-Comte
et sa châtellenie.
Cod. Min. 50, VI f° 16v
Bild - Archiv und
Porträt-Sammlung.
Bibliothèque Nationale
d'Autriche, Vienne.

Photogravure du Nord
Rue Linné 110 - 1030 Bruxelles
Tél. 17.33.93

Imprimerie AMIBEL
Rue d'Arlon 25 - 1040 Bruxelles
Tél. 12.72.15